

La vocation de Moïse

Le 5 janvier a eu lieu notre habituelle journée de retraite qui marque l'entrée dans l'année nouvelle, et pour l'école... le début du deuxième semestre d'études. À cette occasion, nous avons eu le privilège d'avoir pour orateur le professeur Émile Nicole, doyen honoraire de la Faculté libre de théologie évangélique et ancien élève de notre cher Institut. Émile, accompagné de son épouse Marie-Claire (également ancienne de la maison), ont été des nôtres jusqu'au repas du soir. Avec d'autres anciens élèves venus nous rejoindre, nous avons pu évoquer souvenirs et anecdotes de la vie « institutique », dans une atmosphère conviviale et empreinte de gratitude pour les 90 ans de l'Institut.

Nous sommes reconnaissants envers Émile Nicole, non seulement d'avoir accepté notre invitation mais aussi, dans la foulée, d'avoir mis ses deux interventions par écrit pour les Cahiers tout en leur conservant leur style oral.

La vocation de Moïse – premier exposé

Ce n'est pas tant la vocation proprement dite de Moïse, ou la mission qui lui a été confiée, qui retiendra notre attention aujourd'hui, mais plutôt le dialogue engagé avec Dieu où Moïse expose les obstacles qu'il ressent et pressent. D'abord, cela correspond à notre situation au début d'un premier semestre où vous avez eu l'occasion de prendre conscience de certaines difficultés. Et puis, comparer notre vocation à celle d'un géant de la foi comme Moïse apparaît bien hasardeux et présomptueux. Avons-nous été sauvés par une princesse ? Élevés comme des princes ? Mais quand un homme de cette stature et ayant eu une telle mission à remplir, s'inquiète des difficultés de la tâche, doute de sa capacité à l'assumer, cela ne peut être qu'instructif et encourageant pour nous. L'écart qui nous sépare de lui, au lieu d'être un obstacle devient un avantage, si même lui a été inquiet, a eu des doutes, cela le rapproche de nous. Je vous propose donc d'écouter les inquiétudes de Moïse, de les laisser résonner en nous, et surtout d'écouter et laisser résonner en nous les réponses que Dieu leur donne.

Qui suis-je ?

La première inquiétude et objection de Moïse porte sur lui-même : « Qui suis-je ? » L'objection est si fréquente chez les personnes appelées par Dieu qu'elle en est presque classique. Gédéon s'inquiète de son rang social : ma famille est la plus faible en Manassé et je suis le plus insignifiant dans ma famille (Jg 6.15). Jérémie, de son âge : je ne sais pas parler, je suis un garçon (Jr 1.6). Moïse est plus radical : qui suis-je ? Il a quatre-vingts ans de sa vie derrière lui, toute sa vie, et il a connu un échec particulièrement douloureux. Partant d'un choix désintéressé quasi sacrificiel, il a subi le désaveu le plus humiliant de la part d'une des victimes pour lesquelles il avait renoncé à tout. Cela, suivi de quarante années sur une voie de garage. On idéalise aujourd'hui le métier de berger : la vie au grand air, les bergers poètes, les bergers philosophes... Dans l'antiquité, c'était un symbole du pouvoir. Mais concrètement, c'est un fichu métier, surtout

pour un prince. Il se retrouve en plus berger de son beau-père, une chance pour un fugitif, mais une humiliation supplémentaire pour un homme qui ne bénéficie d'aucun bien personnel. C'est un homme qui a perdu ses illusions sur les autres et sur lui-même. Le choc d'une cruelle déconvenue, comme si avec son arrière-plan et tout son dévouement, il pouvait faire quelque chose : un prince qui prend le parti des opprimés. Et puis les années passent, monotones, comme le désert et les moutons.

Qui suis-je ? Cette question, si nous ne nous la posons pas au début, et tout au long, et jusqu'à la fin de notre service, c'est probablement parce que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes. Comment vous sentez-vous après un semestre à l'Institut Biblique ? après une année, deux années ? Ne répondez pas trop vite : c'est super, c'est bien mieux que je ne pensais, j'en redemande. Les années de formation doivent nous permettre de mieux nous connaître nous-mêmes, pas seulement nos aptitudes intellectuelles, mais notre capacité de travail, de persévérance, nos qualités relationnelles. Que d'occasions de nous poser la question : qui suis-je ?

Question redoutable, désespérante, si nous n'avons pas la réponse de Dieu qui suit. La réponse de Dieu est inattendue. Une réponse tomberait sous le sens : Mais Moïse ! Tu as grandi à la cour du pharaon, tu connais les usages, l'administration égyptienne, nul n'est mieux qualifié que toi pour être envoyé comme porte-parole. Tu as montré ton zèle pour ton peuple et la protection des faibles, par trois fois. Voici quarante ans que tu arpentes le désert que le peuple devra traverser. Tu es l'homme de la situation, nul n'est mieux qualifié que toi. D'ailleurs ce n'est pas pour rien que je t'ai fait sauver par une princesse.

La réponse de Dieu est bien plus simple, radicale. Elle ne dit rien de Moïse et tout de Dieu. Elle est telle qu'elle peut convenir au plus humble d'entre nous : « Mais je serai avec toi. » Voilà l'évidence que nous sommes invités à saisir toujours à nouveau : « Je serai avec toi. »

Quel est son nom ?

La deuxième inquiétude et objection de Moïse porte sur Dieu. Ce Dieu qui lui promet d'être avec lui. Cette question, Moïse ne la pose pas de manière aussi directe que la précédente : « Et toi qui es-tu ? » La formulation est doublement indirecte : (1) Elle porte sur le *nom* de Dieu plutôt que sa personne : « quel est son nom ? » (2) Moïse la fait poser par *d'autres* : « Ils me demanderont : quel est son nom ? »

Cette question du nom de Dieu mériterait pour être bien explorée beaucoup de temps. Le nom de Yahvé était-il connu de Moïse et des Israélites ? La réponse à cette question dépend de l'interprétation de la remarque de Dieu en Ex 6.2-3 qui complète celle du chapitre 3 et de nombreux passages du livre de la Genèse où le nom de Yahvé est employé. Nous pouvons d'ailleurs penser que cette question ne nous concerne pas. Le nom sous lequel Dieu a décidé d'agir pour notre salut, nous le connaissons, c'est le nom de Jésus : « Il n'y a de salut en aucun autre. Il n'y a sous le ciel aucun autre nom donné aux hommes pour être sauvé. » (Ac 4.12). Tout est dit, la question du nom de Dieu ne souffre pour nous d'aucune incertitude.

Cependant la réponse que Dieu donne à cette question de Moïse nous montre que derrière ou à côté de cette question du nom, se profile une autre question, plus fondamentale, celle de la *personne* même de Dieu. Dieu va bien communiquer à Moïse un nom : Yahvé. Mais il commence par prendre ses distances par rapport à la question de Moïse : « Je suis qui je suis. » (expression courante en hébreu). Dieu prend ses distances par rapport à l'idée qu'un nom pourrait délimiter sa personne, donner à Moïse et aux Israélites l'assurance dont ils ont besoin dans leur situation.

Dieu est d'abord et encore et toujours et éternellement lui-même. Personne ne peut l'enfermer dans un nom qui le définirait.

Ce n'est pas que Dieu refuse les noms, les titres, les qualificatifs qui renseignent sur sa personne. Un nom témoigne de la continuité de la personne, assure cette continuité pour les autres. Il en va ainsi de chacun de nous : à Nogent comme à Vaux, je porte le même nom, dans la famille, dans l'Église, pour mes amis. Je le porte depuis ma naissance, dans les divers lieux où j'ai exercé mon activité, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ma mort. Cette continuité fait que je suis redevable des actes, des paroles, des engagements pris par un dénommé Émile Nicole.

Dieu ne refuse pas cette continuité du nom : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » C'est ainsi qu'il s'est présenté à Moïse (Ex 3.6). Il tient les promesses qu'il a faites autrefois. Dieu ne refuse pas les titres : Seigneur, Roi des rois. Il ne refuse même pas les qualificatifs : saint, fidèle, jaloux, miséricordieux. Dieu ne se présente pas comme essentiellement inconnaissable, imprévisible, tout autre, toujours ailleurs que là où l'on pense. Dieu accepte de se faire connaître, Dieu va bien donner un nom à Moïse, mais il y a un mystère de sa personne qui est toujours au-delà des noms, des qualificatifs : « Je suis qui je suis. »

Lorsque les rôles sont inversés, lorsqu'il s'agit de notre propre identité, nous ressentons comme une injustice, comme une intolérable atteinte à notre identité, que l'on nous juge *a priori*, que l'on croie nous connaître, que l'on croie savoir ce que nous pensons sans prendre la peine de nous écouter. À plus forte raison Dieu. S'il y a une personne qui mérite de dire : « je suis qui je suis », c'est bien lui et au moment où il va agir dans l'histoire de la manière la plus éclatante, il tient à le dire.

La réponse de Dieu à Moïse se fait en trois étapes : (1) « Je suis qui je suis » (v. 14a), (2) « Je suis » (v. 14b), « je suis » m'a envoyé vers vous, (3) Yahvé (v. 15) Yahvé, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Le nom que Dieu donne n'est pas un nom descriptif, transparent qui dirait qui est Dieu, tel que El-Olam (le Dieu de toujours) ou El-Elyon (le Dieu d'en haut). Imaginons un être humain ou une machine ayant une compétence linguistique égale au corpus hébreu de l'AT. Si on lui soumettait le mot Yahvé, il avouerait qu'il ne le comprend pas. Il pourrait dire « cela ressemble à un verbe » et, avec un peu d'imagination, « il y a peut-être un rapport avec le verbe être. » Mais il ne saurait en dire plus. C'est faire fausse route que de s'embarquer dans une étymologie hasardeuse, alors que Dieu aurait très bien pu être plus clair. Ce que Dieu a dit très clairement c'est « Je suis qui je suis » et « Je suis. »

Le sens du nom de Yahvé, ce n'est pas l'étymologie qui peut nous le donner, c'est l'histoire. C'est ce que Dieu va faire qui va donner tout son sens à ce nom. Lorsque les Israélites raconteront à leurs fils ce que Dieu a fait aux Égyptiens, alors ils sauront qui est Yahvé (Ex 10.2) et ceci vaut aussi pour les Égyptiens eux-mêmes (Ex 14.4). C'est parce qu'il est attaché à des actes que ce nom de Yahvé se charge de sens.

Connaître Dieu est la chose la plus essentielle pour toute personne appelée à le servir. Il est essentiel de nous connaître nous-mêmes, il l'est plus encore de connaître Dieu. Tout ce que vous apprenez ici est important, ce qu'on cherche à vous apprendre. Même ce qui vous paraît inutile. On n'en sait jamais assez quand on doit informer, enseigner, discerner, comprendre. Quand je vois ce qui me reste de ce que j'ai appris dans les autres disciplines que l'Ancien Testament : systématique, histoire, théologie pratique, Nouveau Testament, et en dehors de la théologie... C'est si peu. On n'en sait jamais assez, et pas pour être un puits de science, simplement pour être un peu moins bête, un peu moins naïf.

Mais il y a une connaissance qui fait plus que toute autre la différence, c'est la connaissance de Dieu. Chaque fois que nous sommes surpris par une parole de la Bible, ou un événement, c'est notre connaissance de Dieu que nous devons approfondir. Ce texte nous apprend ou nous rappelle deux choses essentielles : (1) Dieu est qui il est. C'est folie que de penser que nous le connaîtrions assez. Cherchons toujours à le connaître mieux. (2) Dieu *est*.

Un des pièges de l'étude, c'est de transformer tout ce que l'on étudie en objet. Et Dieu est un extraordinaire et inépuisable objet d'étude. N'oublions jamais que Dieu est, qu'il existe, qu'il est là. Je dois avouer que le seul doute qui puisse vraiment m'atteindre, et contre lequel je dois lutter, serait que Dieu n'existerait pas. Chaque fois que Dieu me donne un signe, même discret, de son existence, j'en suis ému et fortifié. Ce doute a deux composantes. (1) Une composante intellectuelle : ne croire que ce qu'on voit et Dieu, on ne le voit pas. (2) Une composante pratique : nous avons réussi à organiser notre vie comme si Dieu n'existait pas. C'est sur ces deux terrains que notre foi doit lutter : c'est celui qui dit « Je suis » qui nous envoie.

Et s'ils ne me croient pas...

Troisième inquiétude et objection de Moïse : *les autres*. « Et s'ils ne me croient pas... » (4.1). On a fait le tour : moi, Dieu, et les autres. Les autres apparaissent souvent comme la difficulté majeure du service chrétien, voire même la seule. Les autres, ce sont les non-croyants si difficiles à persuader et même à atteindre, les autres ce sont les membres de l'Église pas toujours commodes, les membres du conseil. Impossible que dans une Église il n'y ait pas une ou plusieurs personnes qui vous rendent la vie difficile, innocemment ou intentionnellement. Les autres, dans une œuvre ou une mission, ce sont les collaborateurs, les autres missionnaires.

En formation, vous êtes encore largement préservés, parce que vous n'êtes pas en situation de responsabilité. Malgré cela, les autres sont déjà là, professeurs, membres du personnel, camarades, et c'est une excellente occasion de mesurer nos réactions face aux autres.

La réponse de Dieu à Moïse, ce sont des signes miraculeux, une batterie de trois signes qui lui donne une réserve confortable. Il serait imprudent ici de trop calquer notre situation sur celle de Moïse. Les signes décisifs, Dieu les a donnés : le ministère de Jésus, sa résurrection. Dieu peut encore donner des signes et il en donne, mais c'est davantage par la révélation écrite que notre message est accrédité, par les instances de l'Église, et en partie aussi par la formation. D'autre part, il serait présomptueux d'imaginer que des signes miraculeux devraient résoudre nos problèmes de relation avec les autres.

L'absence de réponse directe dans le récit nous renvoie en fait aux deux autres instances, moi, et Dieu. Il est très difficile de changer les autres. On peut essayer discrètement et modestement de le faire. Mais, nos problèmes avec les autres, tâchons d'abord de les gérer en travaillant sur nous-mêmes et sur notre relation avec Dieu.

La vocation de Moïse – deuxième exposé

Le récit de la vocation de Moïse était essentiellement une liste d'objections de Moïse et de réponses de Dieu. Moïse fait obstacle et Dieu parvient difficilement à le convaincre. Une fois que Moïse est convaincu, qu'il se met en route (congé du beau-père), d'une manière très surprenante, choquante, c'est Dieu qui va faire obstacle, et de la manière la plus agressive : il cherche à le faire mourir.

Dieu chercha à le faire mourir (Ex 4.24-26).

Tout est sombre dans cette histoire. Il fait probablement nuit, le texte ne le dit pas, mais le terme qui désigne l'étape, le désigne comme le lieu où l'on passe la nuit. Quel rapport faut-il voir entre la circoncision en urgence de l'un des fils de Moïse et l'agression dont Moïse lui-même est l'objet ? Quelles étaient les relations entre Moïse et son épouse ? L'expression « époux de sang » ne ressemble pas à un compliment.

Cette péripétie est tellement inquiétante que le lecteur s'empresse de chercher une raison à l'attitude de Dieu. Pourquoi s'attaque-t-il ainsi à Moïse ? Est-ce parce qu'il s'était montré trop réticent lorsque Dieu l'a appelé ? Est-ce le passé de Moïse qui refait surface : il avait tué un Égyptien ? Est-ce qu'il aurait négligé de circoncire son fils ? ou ne serait pas parvenu à convaincre sa femme de pratiquer ce rite ? Était-il lui-même incirconcis ? Le récit ne nous donne pas de réponse qui pourrait nous rassurer en fournissant un motif incontestable à cette agression divine. Mieux vaut rester avec le doute et le choc que nous ressentons à la lecture : Dieu agresse, cherche à faire mourir celui qu'il vient si péniblement de convaincre.

Ce choc, nous devons l'intégrer à notre conception de la vocation, du service, de notre propre vocation. Nous croyons avec raison que Dieu n'est pas incohérent, ni méchant, sournois, pour nous attaquer en traître. Il a ses raisons, sa logique, sa stratégie que nous ne parvenons pas toujours à saisir. Pour ce qui nous concerne, nous devons bien comprendre que le fait d'avoir été appelés par lui ne nous rend pas invulnérables : Dieu a trop besoin de nous pour qu'il puisse nous arriver quelque chose.

Nous comprendrions mieux la logique du récit si on nous disait que c'est Satan qui a attaqué Moïse. Dieu choisit son homme, il part en mission et c'est l'adversaire qui l'attaque pour empêcher la réalisation du plan divin. Non, c'est Dieu lui-même, Yahvé dans le texte, qui cherche à le faire mourir.

Dieu peut dresser des obstacles sur notre route quand nous sommes mal engagés comme Balaam, ou pour nous empêcher de persévérer sur une voie qui ne serait pas la nôtre. Il vaut la peine de prendre en compte ces deux éventualités, mais il peut aussi arriver que Dieu dresse un obstacle, semble vouloir nous anéantir, alors que nous sommes bien engagés sur la voie prévue et voulue par lui.

Il y a dans ce récit où foisonnent les étrangetés inquiétantes, une étrangeté rassurante : « Yahvé *chercha* à le faire mourir » (4.24). Il n'y a pas de limite à la volonté de Dieu, s'il veut faire quelque chose, il le fait. Il n'est pas comme nous qui essayons, qui tentons de réaliser nos projets.

En disant que Dieu a *cherché* à faire mourir Moïse, l'auteur laisse entendre que Dieu a ménagé entre la tentative et le résultat une possibilité de délivrance. Nous touchons ici à un mystère, celui de l'articulation entre la souveraineté de Dieu et l'exercice de notre responsabilité humaine. En *cherchant* à faire mourir Moïse, Dieu a ménagé un espace dans lequel Séphora est intervenue pour que Moïse ne meure pas.

De cette intervention, étrange elle aussi, de Séphora, nous pouvons retenir deux choses importantes : (1) l'intervention d'une tierce personne, (2) le sang.

Dans cette attaque, Moïse paraît incapable de se défendre lui-même, soit en agissant, soit même en parlant, en expliquant à sa femme ce qu'il fallait faire. Le seul sujet agissant est Séphora, c'est elle qui agit, c'est elle qui parle ensuite. Son action implique encore une autre

personne, c'est en pratiquant la circoncision sur son fils qu'elle sauve Moïse. C'est sur ses actes, couteau de pierre, prépuce coupé, que se concentre le récit.

Son action illustre la solidarité dans les épreuves. Une des caractéristiques de la formation en institut est son caractère communautaire, c'est une contrainte et aussi une épreuve, ne le nions pas, mais c'est aussi un avantage, si nous sommes attentifs les uns aux autres, si nous savons, comme Séphora, faire le geste, dire la parole qui apporte l'aide. Et surtout prier les uns pour les autres.

Le sang. La circoncision n'est pas un sacrifice, et jamais dans un autre texte le sang n'est signalé à propos de la circoncision. C'est Séphora qui parle de sang et le texte le souligne en répétant sa phrase. Il n'est pas facile d'établir avec certitude ce qu'elle veut dire : « époux de sang. » Il faut à coup sûr écarter l'idée que le sang évoquerait ici un lien de parenté. C'est le cas en français, mais en hébreu ce sont d'autres mots que l'on utilise pour parler des liens de « sang », on parle d'os et de chair. Le sang évoque plutôt la mort, même le crime, surtout au pluriel, comme c'est le cas ici. Les récits bibliques laissent entrevoir des relations assez complexes entre Moïse et son épouse, et je ne vais pas chercher à explorer cette piste.

Ce qui me frappe, c'est la correspondance entre la sortie d'Égypte des Israélites, lors de leur libération, et l'entrée en Égypte du chef mandaté par Dieu pour les en faire sortir. À l'entrée comme à la sortie, ils se trouvent menacés de mort par Dieu, qui pourtant s'emploie à les délivrer. À l'entrée comme à la sortie, ils sont préservés par le sang d'un rite (pâque ou circoncision). Notre service, toute notre vie, doivent être placés sous le signe du sang de l'Agneau de Dieu. Car ce sont des pécheurs que Dieu sauve, c'est un pécheur que Dieu envoie. Dieu aurait tous les jours tant de raisons de nous faire mourir. C'est de sa grâce que nous vivons, il veut que nous en soyons toujours conscients et reconnaissants.

Laisse partir mon peuple (Ex 5.1-4)

Moïse, après cette chaude alerte, n'est pas pour autant sorti d'affaire. Au début, tout se passe bien. Le plan se déroule exactement comme prévu : Moïse reçoit l'appui de son frère Aaron qui vient à sa rencontre, ensemble, ils se rendent auprès des anciens du peuple, Moïse leur transmet le message de Dieu et produit les signes destinés à les convaincre, tout le peuple est convaincu, ils se prosternent devant Dieu. L'étape suivante peut être engagée : se rendre auprès du pharaon.

C'est ce que font Moïse et Aaron, et là les choses se gâtent sérieusement. Non seulement le pharaon ne les écoute pas, mais en plus il augmente les charges, les Israélites sont accablés et ils se retournent contre Moïse et Aaron qu'ils jugent responsables de leurs malheurs. Et quand Moïse veut leur parler, ils n'écoutent plus. Les gains précédents sont annulés, Moïse et Aaron ont perdu la confiance du peuple, et Dieu va les envoyer de nouveau auprès de pharaon, mais sans aucun soutien à l'arrière. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que cela peut nous apprendre ? On peut voir ici la conjonction de deux phénomènes :

1) Le pharaon est un opposant extrêmement coriace, il tiendra jusqu'à la dixième plaie, donnant parfois l'impression qu'il fléchit, qu'il est prêt à céder, mais se reprenant chaque fois que la plaie est écartée, et même au-delà de la dixième plaie.

2) Moïse, enhardi par le succès des premières étapes, s'est montré assez présomptueux.

Dieu, en décrivant la mission de Moïse, lui avait donné deux messages différents : (1) une demande de congé de 3 jours, de la part du Dieu des Hébreux (3.18), (2) un ordre de libérer le

peuple, sous la menace de tuer son fils, ce qui constitue la dixième plaie (4.22-23). Or Moïse, quand il se présente devant le pharaon, formule bien une demande de congé, mais il adopte le ton et le vocabulaire de l'ordre (5.1) : « Ainsi a dit Yahvé le Dieu d'Israël », adresse directe au pharaon au lieu d'un ordre adressé par Dieu au peuple et motivant une demande de congé adressée au pharaon. Moïse utilise le titre « Dieu d'Israël » au lieu de « Dieu des Hébreux » qui correspond à la manière dont les Égyptiens désignent les Israélites. Il demande une libération « laisse partir » sans indiquer la limite qui devait accompagner la demande de congé : « trois jours de marche. » Face à cet ordre, le pharaon se cabre : je ne connais pas Yahvé et je ne laisserai pas partir Israël.

Devant ce refus catégorique, Moïse se voit contraint de parler un ton en-dessous (5.3) : cette fois-ci, c'est bien la demande de congé. On retrouve les termes du premier message (3.18), la demande est motivée en plus par la menace qui pèse sur les Hébreux s'ils ne répondent pas à la convocation que leur a adressée leur Dieu, ceci pour éveiller, sinon la pitié du pharaon, au moins son intérêt bien compris : que gagnerait-il à perdre sa main d'œuvre ? Mais loin de se laisser attendrir ou raisonner, le pharaon se montre plus impitoyable, il ne connaît que la force et, quand il voit son adversaire fléchir, il devient d'autant plus dur.

Dieu avait prévu que Moïse parle *crescendo*, d'abord la modeste demande de congé, puis après, et à la fin d'un long bras de fer, l'ordre de libération. Moïse, trop sûr de lui, a entamé *forte*, il a dû poursuivre *piano* et même *lamento*. La structure de ces messages au pharaon : demande de congé – ordre de libération // ordre de libération – demande de congé, dessine un beau chiasme, mais Moïse s'en serait volontiers passé, car ce renversement est terriblement décevant et éprouvant pour Moïse qui, de libérateur, se trouve accusé par son peuple d'avoir aggravé son sort et de précipiter sa perte.

Nous retrouvons là deux ingrédients fréquents de nos déconvenues dans le service : notre présomption et l'opposition tenace de notre adversaire. La présomption n'explique pas tout. Même si Moïse avait scrupuleusement respecté les consignes, le pharaon aurait quand même refusé, Dieu l'avait annoncé (3.19-20). Mais la présomption rend l'échec d'autant plus dur, inattendu et humiliant. On se croyait fort, solide, et « paf », on en prend plein la figure, même de la part des pauvres frères. On tombe alors de la présomption dans le découragement.

Comment Dieu va-t-il répondre à la situation ? D'abord en n'étant pas décontenancé lui-même. Il n'est pas surpris par ce qui arrive. Il semble même trouver que tout va bien : « maintenant tu vas voir ce que je vais faire » (6.1). Dieu ne fait aucun reproche à Moïse sur sa présomption, ce n'est qu'un détail, "maintenant tu vas voir ce que tu vas voir". Comme si Dieu voulait avoir un adversaire aussi coriace pour pouvoir se mesurer à lui, faire éclater sa puissance, donner plus d'éclat à la libération de son peuple.

Dieu s'emploie dans le chapitre 6 et la première moitié du chapitre 7 à tout reconstruire avec Moïse. Il rappelle les promesses faites aux ancêtres Abraham, Isaac et Jacob (6.2-4), il confirme qu'il a écouté les cris des Israélites (6.5), qu'il va les libérer et les mettre en possession du pays promis (6.6-8). On revient sur le défaut de Moïse, et Dieu en fait un avantage : tu seras comme un dieu pour le pharaon (6.30-7.2). Le récit est interrompu par une longue généalogie de Moïse et Aaron (6.14-27) qui signale un nouveau départ. Dieu annonce les signes qu'il va produire dans le pays d'Égypte (7.3-5) et cela se termine par l'âge de Moïse et celui d'Aaron (7.7). Dieu prend date. C'est vraiment un nouveau départ. Dieu prend les choses en main.

Quelle grâce d'être au service d'un tel Dieu, qui n'est dépassé ni par les maladroites de ses serviteurs ni par l'opposition si coriace de ses adversaires, toujours prêt à recadrer les choses,

à les situer dans sa perspective. Le service, et peut-être même déjà la préparation au service, vous réserve des déconvenues comme celles de Moïse, c'est pratiquement inévitable. Je ne connais pas de serviteur qui les ait évitées, ceux que je connais assez les ont eues et j'en fais partie. Mais nous connaissons un Dieu qui, non seulement peut nous aider à traverser ces difficultés, mais en plus peut nous aider à comprendre que plus son œuvre de salut rencontre de l'opposition, plus ses adversaires sont inflexibles, irréductibles, et plus sa victoire est éclatante. Il faut de la foi pour le croire et pour en vivre. Nous touchons là à un autre mystère, inquiétant celui-là, celui de la réprobation. Dieu endure le pharaon pour qu'il ne plie pas et qu'il soit brisé. Mais, voyez-vous, quand on a senti cette opposition tenace, irréductible au plan de Dieu, ce n'est plus tellement le pharaon que l'on se prend à plaindre, c'est pour la réalisation du plan de Dieu que l'on s'inquiète. Mais Dieu, lui, ne s'inquiète pas.

Au début de ce trimestre, nous avons fait un petit bout de chemin avec Moïse. Retenons-en les principales étapes :

- Qui suis-je ? Mais je serai avec toi.
- Connaître Dieu, ce qu'il y a de plus important, de plus décisif pour nous,
- Servir Dieu ne nous rend pas indispensables, c'est une grâce et nous vivons de son pardon,
- Les difficultés font partie du programme, Dieu n'est pas dépassé.

Que notre Seigneur Jésus-Christ vous accorde à chacun durant ce trimestre de progresser dans les études, c'est d'abord pour cela que vous êtes là, et aussi et plus profondément dans la foi, enracinés et fondés dans l'amour.

Émile Nicole

Sur le « bloc-notes » de la Direction

Pour 2012 : joie et contentement

Difficile de ne pas inaugurer le bloc-notes 2012 par quelques propos de crise, quand le cérémonial des vœux se déroule sur fond de morosité aggravée. Une première pensée, puisque nous célébrons cette année les 90 ans de l'Institut, c'est qu'en neuf décennies, les chocs externes analogues à celui que nous connaissons, crises et débâcles en tous genres, se sont sans cesse renouvelés. L'humanité - avide, imprévoyante ou mal inspirée -, peine à maîtriser durablement ses destinées économiques, quelle que soit l'époque, la fertilité du sol ou le savoir technique. De fait, dès les temps de fondation de l'Institut en 1920-1921, la paix à peine revenue, c'était déjà la crise ! Puis une prospérité toujours fuyante, des « années folles » jusqu'à la grande crise des années 1930. L'Institut à peine sorti des temps pionniers, c'est dans une ambiance sociale explosive que l'on entreprit, en 1935, de bâtir une élégante chapelle de briques pour remplacer la « salle de bois » dans laquelle on faisait jusque-là les cultes. La période était sombre et menaçante entre toutes : on avait vécu peu avant (février 1934) des journées insurrectionnelles au quartier latin, et l'heure était à la réduction des prix et des salaires... Dix ans plus tard, la réouverture de l'automne 1945 fut un défi audacieux lancé à des temps de disette et de strict rationnement. Plus près de nous, c'est en pleine crise pétrolière du milieu des années 70 que nos prédécesseurs, sacrifiant un second coin de jardin, décidèrent d'élargir nos murs par la construction d'un second bâtiment. Ces quelques rappels sont là pour nous convaincre qu'une conjoncture difficile ne doit pas nous intimider outre-mesure. N'observe-t-on pas même que l'incertitude matérielle aide parfois les chrétiens à prendre conscience de l'urgence d'investir pour le Royaume ? Ainsi donc, ne doutons pas que Dieu saura nous secourir en 2012 : les froncements de sourcil des agences de notation ne nous effaroucheront point.

S'il plaît à Dieu, nous serons plus que sereins : notre joie brillera intacte dans la grisaille, insensible aux « tours de vis » en perspective. C'est le moment de relire Philippiens 4 qui nous exhorte à entretenir une joie communicative (v.4-5) tant dans notre vie communautaire que dans nos relations sociales. Si des difficultés réelles devaient se présenter, Paul nous encourage à présenter avec simplicité au Seigneur nos requêtes sans oublier, dans la formulation de nos demandes, la part de la reconnaissance (v.6). Cette remarque particulière est d'autant plus frappante que l'apôtre écrit en des temps autrement rudes que les nôtres, à des chrétiens qui vivaient dans un environnement hostile jusqu'à la persécution. Efforçons-nous donc de bannir l'ingratitude, cette tentation constitutive du cœur humain que la société d'hyper-consommation démultiplie encore. Avouons que l'ingratitude, souvent, nous domine, et se fait jour même dans certains de nos gestes les plus louables. Parce que nous devons rester reconnaissant, il y a me semble-t-il des « indignations » avec lesquelles nous ne pourrions que difficilement nous solidariser. Pour la seule raison que toute notion de reconnaissance au Créateur en est exclue. Cette part faite à la reconnaissance au sein même d'épreuves qui frappent à coups redoublés, c'est aussi l'une des leçons que nous donnent, très souvent, nos frères et sœurs des pays du Sud. Sachons les imiter pour les maux bien moindres que nous devons affronter !

Pour compléter notre viatique pour l'année nouvelle, retenons aussi l'instruction que nous laisse l'apôtre de nourrir nos pensées de « tout ce qui est vrai, noble, juste, pur, digne d'amour ou d'approbation, de tout ce qui mérite respect et louange ». C'est sans doute l'un des secrets du

contentement que Paul énonce plus loin (v.12s) : organiser sa vie autour d'occupations saines et édifiantes. La lecture méditative de l'Écriture, et la réflexion active sur tout ce qui nous permettra d'être des chrétiens plus conséquents constituent le socle de ce programme. Mais s'intéresser à « tout ce qui mérite respect et louange », c'est dessiner un cercle d'activités et d'intérêts plus large encore. Il y a tant de bons livres à lire, tant de beautés de la création, dans la nature et dans les arts, à admirer ! On entend ici ou là que les chrétiens lisent peu et sont peu versés dans les arts. L'affirmation serait à discuter, mais il est certain qu'il nous reste beaucoup à découvrir. De quoi cultiver cette année un contentement qui nous permettra de dire à l'unisson de l'apôtre Paul, tout au long de 2012, que nous connaissons ou non l'abondance : « Nous pouvons tout, grâce à celui qui nous fortifie »...

J.E. Blocher